Document generated on 05/09/2025 8:56 a.m.

Recherches sociographiques

Renée BLANCHET et Georges AUBIN, *Lettres de femmes au XIX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2009, 286 p.

Guillaume Pinson

Volume 51, Number 3, septembre–décembre 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/045495ar
DOI: https://doi.org/10.7202/045495ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pinson, G. (2010). Review of [Renée BLANCHET et Georges AUBIN, *Lettres de femmes au XIX^e siècle*, Québec, Septentrion, 2009, 286 p.] *Recherches sociographiques*, *51*(3), 587–588. https://doi.org/10.7202/045495ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

cherche à lui imposer. À tout le moins, certains motifs reviennent au fil des lectures, qui ne sont pas le fruit du hasard : la fuite, par exemple, qu'on trouve chez les « déserteurs » d'André Major et chez Sylvain Garneau, dont « la poésie d'*Objets trouvés* est, au contraire de celle qui commence à dominer l'époque, une poésie d'évasion, au sens fort du mot : elle n'est pas sitôt arrivée qu'elle s'en va, son arrivée est déjà une fuite » ; ou encore le désastre, présent chez Réjean Ducharme comme « la perte ou le refus de l'astre, de l'orientation ferme, de la connaissance attachée à son objet » aussi bien que chez Saint-Denys Garneau, dont l'écriture, « qui semble n'avoir rien à dire que le désastre […] n'arrête pas de dire […] sa très humble victoire sur ce qui est ligué contre elle, et d'abord le sens même, la tyrannie du discours qui voudrait *avoir raison* ». Ce serait une erreur de voir dans ces motifs des faiblesses ou des manques : ne pas être là où on l'attend est peut-être, pour une littérature dont le sens est attendu de partout, guetté à chaque instant lorsqu'il n'est pas décidé d'avance, la seule forme possible de liberté. Et c'est à cette liberté que Gilles Marcotte est profondément attentif, cette liberté que Northrop Frye, critique dont on sait combien il lui est cher, résumait en proposant que l'art – et donc aussi la littérature – commence lorsqu'à l'affirmation « j'aime ceci » ou « je n'aime pas cela » se substitue la proposition infiniment retorse : « ce n'est pas ainsi que j'imaginerais la chose ».

Isabelle Daunais

Département de langue et littérature françaises,
Université McGill.
isabelle.daunais@mcgill.ca

Renée Blanchet et Georges Aubin, *Lettres de femmes au XIX^e^ siècle*, Québec, Septentrion, 2009, 286 p.

Dans leur dernier ouvrage, Renée Blanchet et Georges Aubin proposent une sélection de 150 lettres parmi les 500 qu'ils ont collectées au gré de leurs recherches dans divers fonds d'archives. Comme l'indique le titre de l'ouvrage, ces lettres, rescapées comme par miracle de l'oubli auquel elles étaient destinées, sont rassemblées suivant deux grandes données : écrites par des femmes du Bas-Canada, elles ont le XIX^e^ siècle pour contexte. L'intention de cette édition, fort louable, s'inscrit dans la lignée d'une histoire compréhensive, qui souhaite redonner une voix aux anonymes que l'histoire a oubliés depuis longtemps, tout en donnant à sentir un univers familier, les repères d'un quotidien à la fois lointain mais aussi parfois étrangement proche. Doublement muettes – parce que femmes et parce qu'*individus* et non *personnalités* – les femmes ici réunies retrouvent un peu de la voix qu'elles ont pu avoir dans l'intimité des lettres, adressées aux proches, à la famille, aux amis. Découpé en cinq grandes sections, l'ouvrage propose un classement thématique des lettres pour que le lecteur s'y retrouve mieux : la famille, les affaires, la politique, l'amour et l'amitié, l'éducation, les voyages. Les soucis du quotidien (un fils colérique, un mari parti au loin) y croisent donc les échos de la vie politique, le temps des loisirs (l'été on va se reposer à L'Islet) alterne avec celui des

activités économiques et domestiques. Un index des auteures, ainsi que des noms et des lieux cités, accompagne des notices biographiques des épistolières.

Nul doute que l'ouvrage ne présente un grand intérêt. On se replongera ainsi avec curiosité dans ces mots du quotidien, qui font la démonstration que les épistolières n'effectuent pas, par l'écriture, une activité subalterne ou simplement volée au temps des occupations domestiques. Bien au contraire, pour toutes ces femmes la rédaction d'une lettre est essentielle et parfaitement intégrée à la vie courante. Parfois elles réagissent aux urgences de l'actualité la plus brûlante, comme pendant les épisodes d'insurrections de 1837-1839. Pourtant, malgré le classement et surtout malgré l'intention des auteurs de redonner à palper ces documents, ces lettres ouvrent peut-être plus de questionnement qu'elles n'apportent véritablement un éclairage nouveau sur les femmes du XIX^e^ siècle. Faute en est sans doute à une édition qui ne peut que retracer minimalement les différents parcours d'épistolières essentiellement anonymes : *qui* étaient-elles véritablement ? D'o*ù* parlent-elles, et à *qui* ? Une lettre ou deux ne nous en apprendront pas beaucoup à ce propos, même s'il est vrai qu'en la matière, c'est le portrait d'ensemble qui est intéressant, le chœur un peu discordant des multiples voix. Pourtant, on ne pourra pas se défaire, tout au long de l'ouvrage, de cet agacement : on ne sait pas exactement *qui* parle à *qui*, et on lit les lettres de parfaites inconnues dont on ne connaît à peu près rien des références, de l'univers familier, de la famille, des attachements, des intérêts, etc. – cela même si les éditeurs éclairent dans des notes minutieuses les filiations et certaines allusions. Le classement chronologique (on remonte tranquillement le XIX^e^ siècle) et l'alternance des épistolières (on retrouve parfois la même à plusieurs lettres de distance) n'aident pas non plus à s'y retrouver. On ne peut donc que déplorer l'absence de tout métarécit historique explicatif, qui permettrait de resituer l'univers de ces anonymes et de redonner un sens *utile* (c'est-à-dire historique) à ces documents. La thèse de Julie Roy (*Stratégies épistolaires et écriture(s) féminine(s)*, UQAM, 2003) a fait la démonstration que la lettre peut être un document historique de premier plan dans l'histoire du Canada, pour autant qu'on la replace dans un réseau de stratégies et d'enjeux précis. C'est donc ici les limites d'une telle anthologie qui sont posées. Mais redisons-le fortement : il faut louer cette entreprise qui donne une seconde vie à toutes ces lettres. L'on ne peut qu'apprécier d'avoir sous la main des documents textuels inédits, ces témoins du quotidien du Bas-Canada que les lecteurs chevronnés ou simplement curieux apprécieront de parcourir.

Guillaume PINSON

Département des littératures,
Faculté des lettres,
Université Laval.
vice-doyen-rd@fl.ulaval.ca